

Bou-Saada



**Mahdi Boukhalfa**

# **Bou-Saada**

Caravansérails, piliars du désert  
et désastre urbain

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

### **Du même auteur**

Parutions aux Éditions du Net

Bab El Oued (et ses mille et une vies cachées). Les Editions du Net. Septembre 2022. Lauréat du prix Savoir 10<sup>e</sup> JDMF

MC Alger, cent ans de football. Les Editions du net. Décembre 2021. Paris

Mama Binette, naufragée en Barbarie. Paris août 2019.

La marche d'un peuple, les raisons de la colère. Paris, août 2020

Le fantôme du 18 avril. Paris, septembre 2021

Khaouty, Avancez l'Arrière (Bons baisers d'Algérie). Paris, septembre 2021

L'étrange voyage en Covidie. Paris, Février 2020.

Makhzen, ce Maroc que les touristes ne voient pas. Août 2023

Ouvrages Publiés à Alger

La révolution du 22 février, de la contestation à la chute des Bouteflika, Editions Chihab, Alger octobre 2019.

Pavillon Covid-19, sept jours en enfer. Editions Al Qobya, Alger, Janvier 2021

Sociologie d'une révolution inachevée, Edition Al Qobya, Mars 2022

*À notre ami Mustapha Alilat,  
Parti trop tôt pour un monde meilleur*



# Prologue

C'est l'histoire d'une médina du Maghreb central, aux portes du désert algérien. Bou-Saada. La bien nommée *Cité du Bonheur*, et les multiples changements sociétaux qu'elle a connus, depuis qu'elle n'était, entre le 11ème et le 12ème siècles, qu'une simple oasis verdoyante offrant le gîte et le couvert aux caravaniers sur leur route vers l'Afrique noire, ou vers les pays du Maghreb central, et, au-delà, l'Orient et ses mystères.

Ce modeste essai est un texte remanié tiré d'une étude en sociologie urbaine<sup>1</sup> réalisée en 1979 dans le cadre d'un mémoire de fin de Licence, par cinq étudiants du département de Sociologie de la faculté des Sciences Sociales d'Alger.

Un d'eux est Tunisien, il vit actuellement à La Marsa. Il exerce le métier qu'il aime. Il est cinéaste. C'est Khaled El Walid Barsaoui. Un autre, Mahdi Boukhalfa, l'auteur du texte remanié, est journaliste. Il a écrit plusieurs ouvrages dont *Bab El Oued et ses mille et une vies cachées*<sup>2</sup>, et *Mama Binette, naufragée en Barbarie*, nommés à Paris. Le premier ayant été lauréat du Prix Savoir 2022 de la 10ème Journée du Manuscrit Francophone.

Il est l'initiateur, à titre personnel et pour la mémoire du regretté Mustapha Alilat et l'amitié qui le liait au reste du groupe, de ce « remake », un peu plus de 43 ans après.

---

1. La rénovation urbaine. Le cas de la Médina de Bou-Saada. 1979, 305 pages. Alilat Mustapha, Amir Noureddine, Barsaoui Khalid Elwalid, Boukhalfa Mahdi, Khaldoun Hamid.

2. Bab El Oued et ses mille et une vies cachées. Prix savoir 2022 de la 10ème Journée du Manuscrit francophone.

Mustapha Alilat, l'enfant de Bab El Oued, hélas ! nous a quitté pour un monde meilleur. Hamid Khaldoun, sociologue, chercheur, exerce ses compétences au Canada après avoir échappé à la mort lors de l'attentat terroriste en 2007 qui avait visé la mission de l'ONU à Alger ; quant à Nourredine Amir, diplomate de carrière, il était, aux dernières nouvelles (il vit presque entre deux avions entre Alger et New York) vice-président du Comité des Nations-Unies contre le racisme.

Dans cette équipe qui aimait vadrouiller la nuit dans Alger endormie, ou aller admirer le film éternel d'un lever du soleil du côté de Tipaza, il y avait également notre amie et soutien indéfectible, Chaïd Yasmina, alors étudiante, actuellement Professeur associée et Maître de Conférences à l'Institut d'Archéologie de l'université d'Alger. Son assistance a été très précieuse pour cette étude. Elle avait en particulier travaillé et traduit les interviews et entretiens avec les gens et notables de Bou-Saada sur l'histoire et la tradition orale locale de la médina.

Bonjour ! Ce n'est pas exactement un ouvrage au sens classique du terme, encore moins un travail académique que vous avez entre les mains. C'est un résumé d'un travail de recherches sur des faits sociaux faisant parler l'histoire, l'économie, et la sociologie humaine d'une ville, d'une médina algérienne, née probablement à la fin du 13<sup>ème</sup> siècle des effets directs du *commerce lointain*.

C'est notre conviction, et une de nos hypothèses de travail, pour dater scientifiquement le processus socioéconomique et historique de la naissance de la cité de Bou-Saada. Comme on le verra par la suite.

Il y est question également dans ce texte de lutte des classes, de capitalisme et des sociétés précapitalistes. De Karl Marx et de Louis Althusser, de sociologues de renom, dont Pierre Bourdieu, de Claudine Chaulet, qui *a clandestinement drivé* ce travail, dans sa partie (sociologie) *rurale*, de Farouk Benatia, notre directeur de mémoire, un des premiers sociologues urbanistes algériens postindépendance, d'Ibn Khaldoun surtout, le précurseur de la Sociologie moderne.

Il y est question également du pouvoir central et coercitif de la Régence dans l'Algérie Ottomane, du commerce lointain, de

l'agriculture oasisienne, et, en général, ce qu'il est advenu des activités artisanales et domestiques qui assuraient le revenu des habitants d'une Médina encore attachée aux survivances culturelles précolumbaires ; mais qui a mal vécu sa première expérience de rénovation urbaine. Une dizaine d'années après l'indépendance.

Car c'est de rénovation urbaine, en vérité, qu'il s'agit dans cet essai. Ensemble, *main dans la main*, avec beaucoup de patience pour certains passages *théoriques*, on va donc partir à la découverte de l'histoire, et les gens de Bou-Saada.

Ses premières tribus et ses ethnies, locales ou venues du Machrek, le Grand Orient, du Yémen plus précisément, les Banou Hillal.

Parler tout autant de son économie que le pouvoir central, le beylicat turc, qui régentait la vie politique, économique et sociale de la Médina, qui avait été le réceptacle de réfugiés Andalous, dont des juifs séfarades. Vers 1849, les Français entrent dans la ville.

Une ville qui a subjugué tous les peintres et les voyageurs de passage dans l'oasis, dont un peintre français converti à l'Islam (Etienne) Naceredine Dinet.

Il y avait également Aurélie Picard et même Charles de Foucault. Mais, nous resterons bien à l'écart de ces sentiers des arts et du raffinement d'une société particulière dans cette région des Ouled Naïels, pour nous plonger dans la dimension sociale et économique, plus vraie que réelle, d'une des plus belles médinas précoloniales du Maghreb central.

Car hormis Bou-Saada, il y avait, il y a toujours, des perles du tourisme saharien que les nostalgiques de l'époque des transatlantiques n'omettront pas d'évoquer : *Biskra* dans les Zibans, *Timimoun*, *l'oasis rouge* dans le Gourara, *Taghit* dans la Saoura, ou *Ghardaïa*, la capitale du *M'zab*.

Des cités nichées dans le grand Sahara algérien, des havres de paix et d'ingénierie hydraulique, de génie rural, qui prodiguaient à leurs habitants autant les besoins de l'existence quotidienne que les raffinements de l'art, la poésie, l'écriture, la lecture et l'exégèse du

Coran, l'urbanisme et une gestion académique et millénaire de la seule ressource qui les fait vivre : l'eau, à travers les fameuses fog-garas et le palmier dattier.

L'environnement immédiat de La Cité du Bonheur est constitué d'une belle palmeraie, de jardins gorgés d'eau, de légumes et de fruits, d'une rivière rieuse où sera construit avec l'arrivée des colons français un moulin, le tout entouré de montagnes protectrices autant que repaires, du temps des caravanes, des pirates du désert, qui fondaient sur leurs victimes à partir des cimes du « Billard », une montagne distante de 20 km à l'ouest de la Médina, sur la route d'Alger.

La nature de son site, son intense luminosité, ses magiques *clairs-obscur*s et les déroutants reflets produits par les montagnes environnantes, ont fait de Bou-Saada, entre 1920 et 2000, le petit Hollywood algérien.

Depuis l'apparition du « muet », elle a toujours été la Mecque des cinéastes, qui y venaient tourner leurs superproductions dans cette oasis de rêve. Son emplacement exceptionnel aux portes du désert, ses jardins enchanteurs, les montagnes et les vallons l'enserrant comme un diamant à protéger, lui ont donné une luminosité, un climat et des tons aux couchers de soleil à nuls autres pareils au monde.

En un mot comme en cent, la ville de Bou-Saada et sa région, jusque vers les villages d'El Hamel, Ain Leghrab ou Ain Lahneche, est un paradis pour les cinéastes. Le premier film à y être tourné date de 1923, en cinéma muet. Suivront ensuite plusieurs productions, dont celui d'Alphonse Daudet (*Tartarin de Tarascon*).

Puis, en 1949, les extérieurs du grand péplum de l'Américain Cecile B. de Mille, « *Samson et Dalila* » sont tournés à Bou-Saada, qui a été préférée, lit-on dans un article d'époque, « au Maroc ».

Une flopée de cinéastes européens et américains, britanniques également vont, en fait, faire de la « Cité du Bonheur » un studio de cinéma à ciel ouvert. C'est en 1953 que vient alors le tour des Britanniques d'investir ce studio grandeur nature pour *The South of Algiers* (Au sud d'Alger), du réalisateur Jack Lee, qui a été

l'assistant personnel de David Lean, auteur de chefs-d'œuvre comme *Le Pont de la rivière Kwaï* ou *Docteur Jivago*.

Après l'indépendance, ce petit Hollywood va exploser sous la demande, et continuera à faire les beaux jours du cinéma algérien naissant, mais également des grands réalisateurs, italiens en particulier.

Le cinéma algérien est connu pour le tournage de grandes productions comme « *Trois pistolets contre César* » d'Enzo Peri (1967) une co-production algéro-italienne, « *le Vent du Sud* » de Mohamed Slim Ryad (1975) ou le superbe et immortel « *Le Clandestin* » de Benamar Bakhti (1989).

Plus d'une vingtaine de films seront tournés entre 1962 et 2000 dans cette oasis, un havre de paix et de calme pour ses visiteurs, ses hôtes d'un jour ou de toujours.

Pour autant, qui est cette médina qui était entre le 15<sup>e</sup> et le 17<sup>e</sup> siècle, une halte pour les caravaniers, une étape dans le grand commerce de l'or, du sel, des étoffes et du bétail entre le nord et le sud de l'Afrique, en passant par le Maghreb Central ?

Selon certains historiens, il semblerait que pendant la période de l'occupation romaine en Algérie, une légion se serait établie à Eddis et occupé la région de Bou-Saada. Il s'agirait de la III<sup>e</sup> légion « *Augusta* » qui aurait établi son campement dans les environs de cette oasis.

Féérique, la médina, actuellement chef-lieu de *daira* (sous-préfecture) de la wilaya de M'sila, a toujours attiré les touristes, mais surtout les cinéastes, acteurs et autres peintres et artistes.

Connue pour ses tapis faits-mains, son célèbre couteau de poche « *Doug-Doug* » ou le « *Boussaaadi* », Bou-Saada est aujourd'hui réputée auprès des amateurs de gastronomie fine pour ses variétés de fromages et son incomparable salade « *S'fiti* ».

Il paraît qu'on vient des grandes villes du nord pour les goûter, à l'ombre de sa montagne protectrice, le Kerdada. Et, s'il y a un plat traditionnel et du terroir que Bou-Saada a *exporté* vers le reste du pays, c'est bien le *S'fiti* ou *Sviti*, une sorte de salade de galette faite de semoule et de coriandre, aux piments et tomates que l'on pile dans

un gros pilon en bois. Hydratante, épicée, fortement pimentée, cette salade est servie comme entrée dans les régions du sud-est algérien.

C'est devenu le plat le plus demandé par les gens de passage à La Cité du Bonheur, comme naguère à l'époque des caravansérails où l'on côtoyait des gens venus de toute l'Europe, l'Afrique et le Machrek.

En voiture donc pour un voyage dans l'espace-temps d'une médina qui n'a pas encore livré tous ses trésors. Ou à redécouvrir !

## Avant-propos

En réalité, toute cette histoire, et ce travail, sont le résultat direct et prévisible d'une opération de rénovation urbaine qui a tout simplement, politiquement et socialement, foiré. Car au départ, il s'agissait d'une simple opération démolition-reconstruction d'une partie du vieux bâti du quartier El Mohamine, dans le vieux K'sar de la médina de Bou-Saada, pompeusement dénommée par les autorités locales (nous sommes en 1977) de « rénovation urbaine ».

Au final, cela a provoqué autant la colère des habitants du quartier concernés par cette opération, que la destruction de pratiques sociales, économiques et culturelles propres à l'espace même du vieux K'sar : espace-vie, espace économique réservé aux activités économiques et domestiques comme le tissage de la laine ou la fabrication de tapis, espace culturel de création artistique, et lieu de convivialité également avec ces cours ombragées sous les palmiers-dattiers.

Au départ, dix maisons avec leurs cours et jardins, avec palmiers et arbres fruitiers, qui abritaient les activités domestiques de ses occupants, ont été détruites, car trop vieilles, et reconstruites.

Résultat : l'espace constructible tiré de la démolition de ces dix maisons a donné lieu à la construction de 50 maisons individuelles dans le plus pur style « logements cages à pigeons ». Disparu donc l'espace social, convivial des anciennes maisons, avec la cour ou le « *Haouch* », espace privilégié des femmes qui y exerçaient divers métiers dont le tissage de la laine ou la confection du fameux tapis de Bou-Saada, des métiers qui leur assuraient de confortables revenus.